MUSÉUM
D'HISTOIRE NATURELLE
NEUCHATEL

Nommer les Natures

– Histoire naturelle et héritage colonial

15.12.24 — 17.08.25

PARCOURS ET TEXTES GÉNÉRAUX DE L'EXPOSITION

Avertissement

Le projet d'exposition *Naming Natures,* porté par l'historien Tomás Bartoletti et l'artiste-chercheuse Denise Bertschi, et réalisé en collaboration avec le Muséum d'histoire naturelle de la Ville de Neuchâtel, a été soutenu par les subsides Agora du Fonds national suisse. Les nombreuses discussions qui ont animé et nourri la réalisation de ce projet sont loin d'être conclues. Cette exposition n'est pas conçue comme un modèle du genre, mais plutôt comme un exercice critique permettant de repenser les collections d'histoire naturelle constituées en contexte colonial selon des perspectives tant scientifiques qu'historiques et muséographiques.

La plupart des spécimens exposés proviennent de la chasse et des collectes réalisées par le naturaliste suisse Johann Jakob von Tschudi (1818 – 1889) dans la première moitié du 19e siècle. De nombreux articles de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (2007) affirment le droit des communautés autochtones à posséder, conserver, contrôler et protéger leur environnement et les ressources qui y sont associées. Afin de mettre en exergue les enjeux relatifs à la légitimité de la présence de ces spécimens à Neuchâtel et par respect pour les communautés autochtones qui n'ont pas encore été identifiées et consultées au sujet de l'exposition de ces spécimens, les animaux ne sont visibles qu'en soulevant un rideau. Dans cette exposition, les noms communs des animaux sont donnés en plusieurs langues mais la liste est incomplète. Un travail supplémentaire est nécessaire pour intégrer les connaissances scientifiques et locales.

Il a été consciemment décidé de ne pas exposer les restes humains que Tschudi a ramenés du Pérou en Europe. Par souci de sensibilité et de respect pour les êtres humains concernés, les illustrations de restes humains sont également exposées derrière un rideau. Certaines images ou termes sont de nature raciste et discriminatoire. Ils sont exposés et mis en contexte en tant que témoins historiques de l'hégémonie des pratiques scientifiques occidentales. Le dispositif scénographique incite à porter un regard critique sur ces collections et leur présence à Neuchâtel.

Le contenu de l'exposition et d'autres informations connexes peuvent être consultés sur www.naming-natures.ch

SALLE 1

Hévitage d'une expédition au Pévou

En 1838, le Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel envoie un jeune naturaliste suisse, Johann Jakob von Tschudi (1818 – 1889), faire le tour du monde. Son but : collecter autant d'animaux que possible pour enrichir les collections du Muséum. Des circonstances imprévues le retiennent au Pérou, où il passe cinq ans (1838 – 1843) à chasser et préparer des animaux pour Neuchâtel. À son retour en Europe, il publie un ouvrage en deux volumes : *Untersuchungen über Fauna Peruana,* dans lequel il décrit les animaux qu'il a étudiés au Pérou.

Plus de 1000 spécimens collectés par Tschudi sont conservés dans les collections du Muséum. En lien avec les observations qui leur sont consacrées dans *Untersuchungen über Fauna Peruana*, ils témoignent de l'existence de certaines espèces à des endroits précis en un temps donné, mais aussi de la présence de naturalistes européens bénéficiant ainsi des réseaux coloniaux en Amérique du Sud. Cette exposition revisite cet héritage et pose les questions suivantes : Comment mieux rendre compte du contexte dans lequel cette collection extra-européenne a été acquise ? La manière de nommer la nature est-elle un vecteur d'impérialisme ? Quelle est la responsabilité du Muséum aujourd'hui ?

SALLE 2

Collections scientifiques et impérialisme européen

Comment se fait-il qu'en 1842, des centaines de spécimens péruviens, dont des restes humains, soient arrivés à Neuchâtel ? Dès le 16e siècle, la science a servi d'outil impérialiste dans l'expansion coloniale européenne. À cette époque, les sciences naturelles visent non seulement à comprendre le monde biologique, mais aussi à découvrir des ressources terrestres lucratives. Les inventaires zoologiques et botaniques effectués à l'étranger mettent également les scientifiques européens en contact avec des sociétés non européennes. De ces rencontres nait la « science des races » qui est utilisée pour justifier la suprématie européenne, l'esclavage, et la violente dépossession et l'exploitation des terres autochtones. Des collections provenant du monde entier sont rassemblées dans les musées européens comme autant de trophées d'expéditions scientifiques impériales. Par ailleurs, la classification et la nomenclature du monde naturel favorisent les objectifs de l'activité économique, l'extraction des ressources naturelles et la formation de hiérarchies culturelles.

Traces coloniales dans les musées : faire face à la réalité

La relation entre science, collections et impérialisme est au cœur de récents débats sur les héritages coloniaux des musées européens. Ces discussions se sont principalement concentrées sur les musées ethnographiques, mais les collections d'histoire naturelle sont également concernées. Les scientifiques européens ont amassé une grande diversité de plantes, d'insectes, d'oiseaux, de fossiles et de roches et minéraux provenant de tous les coins du monde. Les collections scientifiques conservées dans les musées européens sont aussi des preuves matérielles du rôle déterminant de la science comme instrument de l'impérialisme.

Botanique économique

Pendant la période d'expansion impériale européenne initiée au 16e siècle, les botanistes commencent à recenser les plantes du monde. Ils sont pionniers dans la classification et l'étude des propriétés des plantes des régions non européennes. Leur objectif est non seulement de cataloguer toutes les espèces au nom de la science, mais aussi d'ouvrir de nouvelles opportunités économiques. Les rencontres avec les peuples autochtones, empreintes d'une asymétrie de pouvoir, ont conduit à l'appropriation de leurs connaissances.

La Suisse coloniale

La collaboration avec d'autres puissances impériales européennes montre que la Suisse est impliquée dans les processus du colonialisme. Les mercenaires dans les Indes orientales néerlandaises (actuelle Indonésie), les missionnaires en Afrique et les scientifiques en Amérique latine ne sont que quelques exemples des façons dont les acteurs suisses ont collaboré avec les réseaux coloniaux et en ont tiré profit. Les musées helvétiques détiennent aujourd'hui quantité d'animaux, de végétaux, d'échantillons géologiques, d'objets ethnographiques et de restes humains prélevés dans des contrées lointaines. Ces collections sont les témoins indiscutables de l'intrication des scientifiques suisses et de réseaux impériaux. Neuchâtel ne fait pas exception.

Le Muséum et les réseaux coloniaux

Le Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel est fondé en 1838 par la Ville de Neuchâtel. Il connaît une période de prospérité avec son premier directeur, Louis de Coulon (1804 – 1894), et sous l'influence de Louis Agassiz (1807 – 1873). À sa création, le Muséum veut constituer des collections exhaustives, principalement à des fins scientifiques, et les partager avec le public. Inspiré par les pratiques de grandes villes comme Paris, Londres ou Berlin, le Muséum s'efforce de faire progresser les sciences naturelles à Neuchâtel et au-delà. Stimulé par le contexte colonial et dans un esprit impérialiste, il enrichit considérablement ses collections extra-européennes.

De Glaris à Neuchâtel via Zurich

Né à Glaris en 1818, Tschudi part à Zurich pour poursuivre ses études. Au lycée de Zurich, Tschudi devient un ami proche d'Alfred Escher (1819 – 1882). Ensemble, ils fondent la Okenia Verein, une société en l'honneur de Lorenz Oken (1779 – 1851), professeur d'histoire naturelle et premier recteur de l'Université de Zurich. Tschudi décide ensuite d'étudier sous la direction du professeur Agassiz à Neuchâtel. Il apporte alors ses premières contributions scientifiques à l'histoire naturelle avec ses publications sur les reptiles suisses et la classification des amphibiens.

SALLE 3

Un « Humboldt » suisse au Pérou : l'expédition sud-américaine de Johann Jakob von Tschudi

Tschudi est fortement inspiré par le naturaliste prussien Alexander von Humboldt (1769 – 1859) et sa célèbre expédition en Amérique du Sud (1799 – 1804). Suivant les traces de Humboldt, Tschudi appartient à la génération pionnière de scientifiques qui, au 19e siècle, sont partis explorer de nouvelles régions en quête de ressources rentables. Chasser des animaux, nommer des plantes, prospecter des minéraux et cartographier des territoires font partie de leurs objectifs. Ces activités ont le plus souvent été réalisées dans un contexte de dépossession violente et illégitime.

Échanger des montres suisses contre des singes amazoniens

Tschudi embarque à bord du navire français *L'Edmond* depuis le port du Havre, en France, le 27 février 1838. Le voyage, organisé par les Grenus, une famille de banquiers genevois, vise à promouvoir les produits de l'industrie suisse, sans dépendre des coûteux réseaux commerciaux britanniques. L'itinéraire initial prévoit de faire le tour du monde en contournant le cap Horn, puis en se rendant à Valparaiso (Chili), à Mexico, aux îles Aléoutiennes (Alaska) et au Kamtchatka (Russie). Tschudi entend chasser et collecter des spécimens à chaque escale. Le Muséum couvre ses frais, voyant une opportunité d'enrichir ses collections. Pour la population suisse, les spécimens rapportés attestent et rendent visible la participation de la Confédération aux ambitions commerciales et aux projets scientifiques impériaux existants.

Bloqué au Pérou

Après des mois de traversée de l'Atlantique et après avoir franchi le cap Horn pour atteindre le Pacifique, Tschudi aperçoit enfin les Andes pour la première fois. À l'arrivée de *L'Edmond* au port de Callao à Lima, au Pérou, une situation inattendue se présente : le navire est réquisitionné pour servir la marine péruvienne dans la guerre contre le Chili. Tschudi prend la décision de rester au Pérou et d'explorer l'intérieur du pays, voyageant de la côte aux Andes. Il explore entre autres, pendant 5 ans, la région de Chanchamayo dans la forêt amazonienne, des sites archéologiques et la célèbre mine d'argent de Cerro de Pasco.

Le Pérou à l'ère républicaine

Depuis le début de la colonisation ibérique au 16e siècle, l'argent et d'autres minerais sont les principales marchandises exploitées par le régime colonial au Pérou. Lorsque Tschudi arrive en 1838, de nouvelles ressources naturelles sont exploitées pour répondre aux besoins du commerce mondial. Par ailleurs, suite à la déclaration d'indépendance de 1821, une identité nationale se met en place. Tschudi met en lumière le passé inca en étudiant la langue quechua et en collectant ce qu'il nomme des « antiquités », y compris des restes humains. Ses observations sont publiées dans le livre Antiguedades Peruanas. Après la domination coloniale espagnole, cet ouvrage sur les sociétés préhispaniques, coécrit avec le scientifique et diplomate péruvien Eduardo de Rivero (1798 – 1857), est un jalon pour la création d'une nouvelle image de l'héritage autochtone péruvien.

À la frontière des terres asháninka

Tschudi voyage beaucoup au Pérou, des hauts plateaux andins à la forêt amazonienne. Grâce aux réseaux des missionnaires chrétiens, il va au-delà des territoires colonisés par les Européens, jusqu'à la région des forêts. Tschudi, comme d'autres Européens dans d'autres contextes, décrit de manière péjorative les peuples autochtones qui vivent sur ces terres comme étant *wilde* (« sau-

vages »), *barbarisch* (« barbares ») et *blutdürstige* (« assoiffés de sang »). Il écrit que ces nations autochtones appartenaient *auf der tiefsten Stufe der Menschheit in thierischer Wildheit* (« à la classe la plus basse de l'humanité dans leur sauvagerie animale »). Aujourd'hui, une grande partie de la collection de Tschudi à Neuchâtel provient de la Montaña de Vitoc et de ses environs, où vivent toujours les descendants asháninka.

Où se trouve « Chunchotambo » ?

Certaines lettres de Tschudi envoyées en Suisse sont signées depuis « Chunchotambo ». Il n'existe aucune autre mention écrite de ce lieu dans les cartes et les sources de l'époque. Cette ville s'appelle aujourd'hui Vitoc et est située dans la région de Chanchamayo. Elle abrite l'une des nombreuses communautés ashaninka. Tschudi nomme cet endroit selon ses propres fantasmes coloniaux. Il combine les mots quechuas « tambo » (qui signifie *lieu* ou *endroit*) avec « Chuncho ». Ce mot était utilisé pour désigner les autochtones non christianisés, aussi appelés *I*** bravos*. Il a une connotation négative, signifiant non civilisé et sauvage, un sens largement repris par les missionnaires chrétiens. Tschudi a souvent écrit à propos des *gefaehrliche* (« dangereux) et *furchtbasten* (« effrayant ») « Chunchos », diffusant des stéréotypes racistes eurocentriques sur les Asháninka en Europe. Une espèce d'oiseaux chassée à Chanchamayo, *Xiphorhynchus ocellatus chunchotambo,* porte toujours le nom donné par Tschudi en 1844.

Exploitation des ressources naturelles

Le 19e siècle est une période de transformation marquée par l'expansion des empires, l'industrialisation intense et la ruée vers les ressources naturelles. Les puissances européennes, poussées par la demande de nouvelles marchandises, s'aventurent dans des territoires qu'elles ne connaissent pas, souvent au détriment des peuples autochtones qui sont exploités ou déplacés. La science joue un rôle clé dans ces conquêtes impériales grâce aux explorateurs qui cartographient ces régions, préparant le terrain de l'extraction de matière première et du commerce à grande échelle. Tschudi illustre cette alliance entre exploration scientifique et prospection économique avec les cas du guano et de l'alpaga péruviens.

Des Andes aux Alpes

L'alpaga, le lama, la vigogne et le guanaco constituent les quatre espèces de camélidés d'Amérique du Sud vivant sur les hauts plateaux andins. Leurs noms français proviennent de la langue quechua, reflétant le lien ancestral entre ces animaux et les communautés autochtones. Pendant des siècles, ils ont été une source de richesse économique et de signification cosmologique et rituelle pour ces sociétés. Dans les années 1800, la laine d'alpaga devient très prisée par les entreprises européennes. Les commerçants britanniques, français et allemands tentent d'introduire des alpagas vivants en Europe pour développer une industrie. Tschudi ne manque pas de s'y intéresser et devient un expert reconnu sur les aspects scientifiques et économiques des camélidés sud-américains.

Merde ! L'or blanc

Guano est un mot quechua qui désigne la fiente d'oiseaux marins. La plupart du guano péruvien est localisé le long de la côte et sur les îles du Pacifique. Durant la période de l'empire Inca, les peuples autochtones utilisaient déjà le guano comme engrais en raison de sa haute teneur en nitrate. Les années 1840 sont marquées par le début de l'« ère du guano », une période d'extraction massive de cette ressource naturelle. Elle contribue au développement de la richesse du Pérou, et participe à la mise en place d'une révolution agricole internationale. À cette époque, des tonnes de guano sont extraites et exportées notamment vers l'Europe, avec l'aide de travailleurs chinois. Tschudi participe à la prospection du guano péruvien pour le compte d'entreprises allemandes. Aujourd'hui, l'histoire de l'« or blanc » est considérée comme l'un des épisodes les plus marquants de l'exploitation de ressources naturelles de l'ère moderne.

Chasseur, pilleur ou héros scientifique ?

Les naturalistes ont longtemps été considérés comme des héros scientifiques. Par le biais d'illustrations et d'un vocabulaire biaisé employé dans les récits, des naturalistes tels que Tschudi sont dépeints comme courageux, habiles et victorieux. Souvent acquises sans aucun égard pour l'environnement d'origine ou les populations locales, les collections rapportées sont célébrées comme un triomphe de la civilisation européenne. Cette collecte d'animaux, de restes humains, de plantes et d'objets s'est faite au prix de violences et de moyens illégitimes d'acquisition. Tschudi est un exemple suisse parmi de nombreux autres. Aujourd'hui, les collections scientifiques et ethnographiques acquises durant cette période et provenant de contextes non européens, sont considérées comme des preuves de pillage du patrimoine naturel et culturel.

Jamais seuls : démystifier les « grands hommes » de la science

Les livres et les manuels scolaires tendent à représenter les scientifiques comme des figures solitaires découvrant de nouvelles théories ou parcourant le monde pour constituer de vastes collections. Très souvent, ces récits visent à exalter la vie de certains scientifiques, qui se trouvent pour la plupart être des hommes blancs. La littérature grand public, les monuments, ainsi que les noms de musées et d'universités renforcent cette tradition. La couverture du livre *Reise durch Südamerika* illustre cette tendance. Cependant, Tschudi, comme d'autres scientifiques, dépend et profite du travail de personnes inconnues et anonymes : des experts autochtones qui fournissent des informations sur certaines espèces, des porteurs qui transportent les animaux chassés à travers les Andes, des missionnaires qui l'aident à construire une cabane dans la forêt, et des médecins locaux qui le soignent lorsqu'il est malade. Les travaux scientifiques sont le résultat d'un travail collectif et les naturalistes, comme Tschudi, ne sont jamais seuls.

Restes humains ou ancêtres ?

L'histoire naturelle du 19e siècle ne se limite pas à cataloguer des plantes, des animaux et des roches. Tschudi, comme d'autres naturalistes, a contribué à la création et à l'instrumentalisation de données pour alimenter des idéologies racistes. Tschudi vole des restes humains sur des sites archéologiques et ramène illégalement en Suisse des crânes, des objets funéraires et des momies. Dans ses archives se trouve la trace de la vente pour 100 thalers (soit l'équivalent du salaire annuel d'un instituteur ou d'un maître tailleur) d'une momie d'enfant, de deux momies d'adultes et de trois crânes.

L'Ekeko : de retour à la maison, de Berne à la Bolivie

Tschudi rapporte en Suisse divers objets ethnographiques de son expédition au Pérou et de ses voyages ultérieurs au Brésil (1857 – 58, 1860 – 61) et dans d'autres pays d'Amérique du Sud (1857 – 58). Beaucoup de ces objets se trouvent actuellement dans des musées suisses, ainsi que dans des institutions allemandes et autrichiennes. En 1858, Tschudi vole une statuette en pierre représentant la divinité andine Ekeko sur un site sacré des hauts plateaux andins. La statuette est pendant plus de 100 ans au Musée d'histoire de Berne avant d'être finalement restituée à l'État bolivien en 2014 grâce à des relations diplomatiques attirant l'attention des médias suisses.

SALLE 4

Des noms qui en disent long

Les espèces qui peuplent la Terre sont dénommées de multiples façons selon les contextes. Les noms communs sont utilisés dans le langage quotidien et varient d'une culture à l'autre. Les taxonomistes proposent des noms scientifiques uniques et en latin qui font référence dans la communauté scientifique. Parmi les nombreux spécimens ramenés par Tschudi à Neuchâtel, beaucoup avaient des noms communs en quechua, en asháninka ou dans d'autres langues péruviennes. Certains avaient déjà été décrits par d'autres naturalistes et possédaient un nom scientifique. D'où viennent exactement les noms et comment évoluent-ils ? Leur choix est-il un geste innocent ? Ou un acte de pouvoir ?

Nommer à travers les âges, une histoire des noms communs

La motivation consistant à nommer les plantes et les animaux est une caractéristique commune aux êtres humains. Les premiers textes connus qui font référence à des noms de plantes remontent à 2500 avant notre ère. Il s'agit de traités de pharmacopée mis au jour au Proche-Orient. Les plantes et autres organismes présentés dans ces textes sont le plus souvent désignés par leurs noms communs, c'est-à-dire les noms utilisés dans le langage courant. Ces noms sont enracinés dans le développement linguistique, culturel et historique des sociétés humaines à travers le temps et varient considérablement d'une langue à l'autre et d'un endroit à l'autre. Les noms communs sont les moyens les plus familiers de désigner les plantes, les animaux et les autres organismes.

L'émergence de la nomenclature binomiale

Dans le contexte de l'expansion coloniale européenne, des quantités massives de plantes et d'animaux du monde entier sont étudiées à des fins scientifiques et économiques. Les noms communs qui existent pour les différentes espèces à travers le monde compliquent la communication au niveau international. Afin d'établir un protocole pour nommer les espèces et garantir que chacune ait un nom unique à l'usage de la communauté scientifique, un système de nomenclature binomiale apparaît au cours du 17e siècle. Ce système, généralisé par Carl von Linné (1707 – 1778) au 18e siècle, est toujours la norme internationale pour les noms scientifiques.

Des noms révélateurs

Les travaux de Carl von Linné popularisent le système de la nomenclature binomiale, conçu pour garantir que les plantes et les animaux aient des noms scientifiques uniques à l'usage de la communauté scientifique. Quels sont les critères qui motivent le choix des noms par les taxonomistes ? Et que se passe-t-il lorsque les critères d'hier ne sont plus compatibles avec les valeurs d'aujourd'hui ? La pertinence de nombreux noms scientifiques est réévaluée au regard de leur connotation raciale, sexiste et coloniale.

Galerie de portraits

Les noms scientifiques peuvent être basés sur absolument tout ce que les taxonomistes souhaitent. Les comportements, les sons et les couleurs d'une espèce s'inscrivent parfois dans leur nom, mais des inspirations surprenantes ou critiquables trouvent aussi leur place. Un nombre relativement important d'espèces sont nommées d'après des stars du rock, du cinéma et d'autres personnalités. Les plus ou moins bons jeux de mots sont acceptés…

SALLE 5

Collections d'histoire naturelle, nouveaux regards

L'expansion coloniale et son impact sur la vie contemporaine constituent l'une des questions sociales déterminantes de ces dernières années. Au cours de l'histoire, la Suisse n'a pas eu de colonie au sens strict mais il est aujourd'hui davantage reconnu que des acteurs suisses, tant étatiques que privés, ont participé à des entreprises coloniales. Si les musées d'ethnographie, d'archéologie et d'histoire ont thématisé ce sujet depuis de nombreuses années, les muséums d'histoire naturelle s'emparent maintenant de la thématique. La multiplicité des regards sur la collection de Tschudi met en évidence l'implication du Muséum et de la communauté scientifique dans ce processus.

En partant de quelques mots, cet espace illustre les recherches en cours et donne la parole à des personnes provenant d'horizons variés. Mais des questions demeurent : Quelle est la responsabilité du Muséum envers les communautés autochtones ? Où se situe la frontière entre le patrimoine culturel et naturel et faut-il les traiter différemment ? Comment établir des relations durables avec les communautés concernées ? Quels sont les gestes qui peuvent permettre d'initier une réparation ?

Un héritage en question

Un muséum d'histoire naturelle est une institution au service du plus grand nombre. Ses objectifs visent à prendre soin du patrimoine naturel qu'il détient, à l'enrichir et à l'étudier tout en partageant les connaissances qui lui sont liées. Certaines collections extra-européennes sont aujourd'hui observées par un nouveau prisme. En étudiant les archives sous ce nouvel angle, la provenance de certains objets s'éclaircit et atteste la responsabilité du Muséum et des scientifiques dans l'entreprise coloniale. Le Muséum reconnaît sa participation et s'interroge sur l'avenir de ses pratiques professionnelles. Est-il possible d'exposer des collections issues d'un contexte colonial ? Comment inclure les communautés ? Est-il toujours envisageable de collecter en dehors de l'Europe ?

Décoloniser l'histoire naturelle

La science occidentale a été fortement impliquée dans les entreprises coloniales internationales. Cela a laissé des blessures encore vives non seulement dans les communautés locales des espaces colonisés, mais aussi dans les environnements naturels. Comment réparer le rapport de force asymétrique entre les systèmes de connaissances autochtones et les connaissances occidentales dominantes ? Quelles voix doivent être entendues dans un monde qui ne saurait être réduit aux êtres humains ? La planète continue de subir de graves dommages en raison de l'extraction non durable des ressources naturelles, souvent dans des conditions coloniales. Aujourd'hui, un besoin de réconciliation entre les peuples est indiscutable.

BIOGRAPHIES DES ARTISTES EXPOSÉS

Chonon Bensho

*1992, UCAYALI, PÉROU

Chonon Bensho, artiste indigène Shipibo-Konibo de l'Amazonie péruvienne, est née à Santa Clara, près du lac Yarinacocha. Descendante de médecins traditionnels Onanya et de femmes préservant les traditions artisanales, elle apprend dès son enfance l'art de la broderie et de la peinture, ancrée dans une relation profonde avec la nature. Son travail, influencé par les motifs du kené, mêle identité, spiritualité et créativité. Elle a exposé à Lima, Bâle et remporté le Concours National de Peinture du Pérou en 2022.

Denise Bertschi

*1983, AARAU, SUISSE
VIT ET TRAVAILLE À ZURICH

Denise Bertschi, chercheuse et artiste à l'EPFL Lausanne, explore les intersections entre culture visuelle, architecture et histoire, en étudiant les liens coloniaux de la Suisse avec l'expansion extra-européenne. Ses travaux incluent des installations vidéo, des publications et des films, abordant des mythes culturels comme la neutralité suisse et la colonialité de la Suisse. Lauréate du Prix d'Art Manor (2020) et de plusieurs prix pour ses monographies, elle a exposé dans des institutions internationales et publié plusieurs ouvrages.

Enrique Casanto

*1956, PUERTO BERMÚDEZ, OXAPAMPA, PASCO, PÉROU

Enrique Casanto, chercheur, conteur et artiste de l'ethnie Asháninka du clan Casanto du fleuve Perené en Amazonie péruvienne, a publié plusieurs ouvrages, dont *Ashaninka Cosmovision. Indigenous Peoples and Sustainable Development Project* (2008) et *La cocina magica asháninca* (2011), coécrit avec l'historien Pablo Macera. Il a également animé des séances de narration en asháninka et en espagnol à l'occasion de la Journée internationale des peuples indigènes.

Fabiano Cueva

*1972, ÉQUATEUR

Fabiano Kueva, artiste et curateur, développe depuis 1990 des projets dans l'espace public, les contextes communautaires et les musées. Il a publié plusieurs albums, livres et articles, et a participé à des événements académiques et expositions internationales en Amérique et en Europe. Ses travaux ont été récompensés par plusieurs distinctions, dont la Biennale de Radio d'Amérique Latine (2000), la bourse du Prince Claus Fund (2010) et le prix du meilleur film au festival de Chiloé (2021).

Ivana de Vivanco

*1989, ARTISTE DU CHILI
ET DU PÉROU NÉE À LISBONNE

Ivana de Vivanco, artiste chiléno-péruvienne, explore comment les discours de pouvoir se reflètent dans les images. Elle déconstruit les iconographies coloniales à travers des fictions spéculatives mêlant humour et une palette « acide ». Ses œuvres réinventent l'épopée contemporaine, révélant l'échec du modernisme. Diplômée des Beaux-Arts à l'Université du Chili et de la HGB Leipzig, elle enseigne et expose mondialement, questionnant la mémoire occidentale et les utopies comme outils de guérison.

Pancho Fierro

*1807, LOS REYES, VICE-ROYAUTÉ DU PÉROU
– †1879 LIMA, PÉROU

Francisco « Pancho » Fierro, peintre afro-péruvien du 19e siècle, est célèbre pour ses aquarelles de style costumbrismo. Ce mouvement artistique se concentre sur la représentation des mœurs et coutumes quotidiennes, décrivant en détail les personnages typiques et les comportements sociaux d'un milieu régional.

Ximena Garrido-Lecca

*1989, AREQUIPA, PÉROU

Ximena Garrido-Lecca explore l'histoire mouvementée du Pérou et la transmission des normes néocoloniales par la mondialisation. En scrutant l'architecture urbaine et rurale, elle met en lumière la tension entre culture vernaculaire et industrialisation. Ses œuvres révèlent la violence d'un modèle économique transnational face à la protection de l'environnement, de la souveraineté et des modes de vie communautaires, tout en honorant la mémoire des traditions artisanales et les impacts de la modernisation.

Marco Herrera Fernández

*1995, LIMA, PÉROU
VIT ET TRAVAILLE À LIMA

Marco Herrera Fernández interroge les discours de pouvoir construits sur les peuples autochtones. À travers l'affection, le tropical et le communautaire, il propose de nouvelles relations avec les systèmes de croyance originels et la quête d'autogouvernance fondée sur le bien-vivre. Diplômé en sciences sociales et en beaux-arts, il dirige Correlación Contemporánea. Lauréat de plusieurs prix, il a exposé et participé à des résidences internationales, avec des œuvres intégrées à des collections publiques et privées.

María José Murillo

*1989, AREQUIPA, PÉROU

María José Murillo, artiste textile, a découvert le langage ancestral du tissage andin lors de son MFA en fibres au SAIC en 2019. Elle utilise le textile pour réinvestir son héritage culturel autochtone, occulté par une éducation eurocentrée. En mêlant traditions ancestrales et techniques modernes, elle explore son identité culturelle. Installée dans les Andes, elle a cofondé Noqanchis avec des tisserands de Cusco, a rejoint des résidences artistiques, et siège depuis 2023 au conseil de la Textile Society of America.

Uriel Orlow

*1973, ZÜRICH, SUISSE
VIT ET TRAVAILLE À LISBONNE, LONDRES
ET ZURICH

Uriel Orlow, artiste suisse d'origine diasporique, vit et travaille entre Lisbonne, Londres et Zurich. Son œuvre a été présentée dans des expositions majeures, dont la Biennale de Venise et Manifesta. Lauréat du Prix Meret Oppenheim en 2023, il a reçu de nombreux prix, dont le CF Meyer Prize et le Sharjah Biennial Prize. Son travail, souvent en dialogue avec d'autres disciplines, explore les résidus du colonialisme, la mémoire, la justice sociale et écologique, et les plantes comme acteurs politiques. Il enseigne à Zurich, Londres et Lisbonne.

Raúl Silva

*1991, LIMA, PÉROU

Raúl Silva, chercheur et artiste visuel, explore la mémoire historique du Pérou, son passé colonial et les processus de technification mondiale à travers l'écriture, le design numérique, la peinture et la vidéo. Titulaire de plusieurs masters, il enseigne au Centro de la Imagen à Lima et est éditeur principal de Mañana. Membre du collectif Big Dumb Object, il a participé à des résidences et expositions internationales. Lauréat de prix comme le Premio Generación 2024, ses récentes expositions incluent Rayos de sol de Sudamérica et Relatos de un tiempo subvertido.

Elizabeth Vazquez Arbulú

*1990, LIMA, PÉROU
VIT ET TRAVAILLE AU PÉROU

Elizabeth Vazquez Arbulú, diplômée en arts et gravure, travaille avec divers médiums comme la vidéo, l'installation, la sculpture en céramique et les livres d'artistes. Ses œuvres, exposées dans plusieurs pays, reposent sur des objets trouvés et des archives, qu'elle déconstruit dans des installations explorant l'architecture, la géographie et l'archéologie en lien avec les symboles socio-culturels. Elle est actuellement directrice créative et PDG de Polen Studio à Lima, Pérou.

Danitza Willka

*2001, PITUMARCA, CUSCO, PÉROU

Elizabeth Vazquez Arbulú, artiste péruvienne, travaille avec divers médiums comme la vidéo, les installations, la sculpture en céramique et les livres d'artistes. Ses œuvres, exposées internationalement, reposent sur des objets trouvés et des archives, qu'elle déconstruit pour explorer l'architecture, la géographie et l'archéologie liées aux symboles socio-culturels. Elle est actuellement directrice créative et PDG de Polen Studio à Lima, Pérou.

Santiago Yahuarcani

*1960, PEBAS, PÉROU
VIT ET TRAVAILLE AU PÉROU

Santiago Yahuarcani, artiste autodidacte et leader indigène des Uitoto, documente les savoirs ancestraux, les ontologies amazoniennes et les politiques de génocide contre son peuple. Ses œuvres, exposées à la Biennale de Venise, la Biennale de Gwangju, et d'autres événements internationaux, figurent dans des collections prestigieuses comme MoMA et le Tate. Ses peintures, influencées par les mythes et la nature amazonienne, créent un dialogue entre passé, présent et futur, mettant en lumière l'impact colonial sur les mondes spirituels et environnementaux.

Nommer les Natures – Histoire naturelle et héritage colonial

Du 15 décembre 2024 au 17 août 2025
Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h
Vernissage : samedi 14 décembre à 17h

Muséum d'histoire naturelle
Rue des Terreaux 14
2000 Neuchâtel
www.museum-neuchatel.ch